

A chacun sa lettre

« Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire ? » Kafka

Entre eux deux

Publié le 04 octobre 2013 par [achacunsal lettre](#)

Prémises, Dominique Mérigard

postface de Gabriel Bauret

Éditions Filigranes, octobre 2013

96 pages, 70 photographies couleur, 25€

Il suffit d'un instant pour ce lieu ne soit plus le même. Il suffit d'un détail pour un affolement, d'un battement d'aile pour un bouleversement. Le plus inaperçu devient alors immense, cet encore inconnu silencieux qui se logeait derrière le flou de l'image, lui qui soudain prend toute la place. On le nomme parfois « éclat » – il pourrait tout autant être brisure, son bref ou bruit assourdissant, coup. Il suffit de ce geste pour que lieu et temps acceptent leur séparation. À l'œil, plus rien n'est impossible.

À la place de l'iris, le premier cadre a tout d'une origine. On croirait que le support a été patiemment gratté, à peine pour imaginer la matière épaisse de la photographie. Les couleurs, avec le temps, sont sans doute un peu plus pâles. Mais rien ne se cache pour autant. Ce n'est pas un polaroid, c'est une aquarelle qui révèle les jambes géantes d'un photographe, diffractées dans l'eau d'un lac. Ce n'est pas un lac, ce sont les multiples traits qui le forment et les rames que l'on devine, lignes au-dessus, lignes en-dessous, au centre, au-delà des bordures. C'est un autoportrait affranchi de tout temps ; une main se prépare à se tendre, l'œil s'apprête à dépasser la limite imposée du cadre.

Jusqu'au dernier d'entre eux : un polaroid séparé du premier par une quinzaine d'années. Il importe peu qu'il ait été placé à l'envers, qu'il se présente de dos. C'est un œil fermé et gonflé par les affolements et les bouleversements qui ont scandé une enfance. Il annonce une nouvelle origine, sur papier noir. Et lumineux. Il y a une date en guise de légende, la seule à désormais faire image. Une date en guise de corps : Dominique Mérigard a accompagné le regard, les gestes de sa fille, mais aussi les motifs, les éléments et les décors l'entourant, durant toutes ces années. Il reste les touches sensibles d'une histoire intimement partagée, des mouvements de fuite et de retenue, des portraits d'une nature morte et vivante, en balance.

Quinze ans contenus dans des clichés aujourd'hui épars, à reconstituer, à moins qu'ils ne se reconstituent eux-mêmes, libérés de toute empreinte. La main n'a plus sa place dès lors que l'image est dévoilée, qui prendra le rôle d'un second témoin, se substituant au tout premier – le regard toujours tendre du photographe, d'un père, sur sa fille. D'infinies pièces de vie jouent désormais toutes seules et puisent dans cet affranchissement ; elles s'épient, se disputent parfois, se frôlent à nouveau, se souviennent, et chacune au contact de l'autre paraît naître une deuxième, troisième, un nombre incalculable de fois.

Les photographies de Dominique Mérigard dépendent toutes les unes des autres, et chacune dit et répète l'enfant, depuis son pied de nourrisson jusqu'à la fleur de l'adolescente, et chacune est reliée à cet unique être qui a été fait lieu, durant toutes ces années. Elles sont des pierres sur un passage, elles-mêmes en mouvements, dans le flou, dans la transparence, ou bien dans l'opacité la plus totale. L'endroit où l'on s'arrête. Elles se concentrent toutes, dans l'évidence ou non, sur une ligne tracée par la mémoire. Sous elles, une autre histoire : les polaroids racontent autant qu'ils se racontent.

Lorsqu'il photographie, Dominique Mérigard laisse se déployer deux récits, celui qui se trouve sous son œil, et celui qui se trouve dans sa main.

Il y a ensuite la visée, la progression du flou vers le net, le déclenchement suivi d'un drôle de bruit, l'extraction du modeste morceau de papier plastifié et, le moment le plus intense sans doute, celui de l'apparition. Un instant de magie pure. Sur le carré blanc à la surface brillante, les contours se forment puis les prémices de couleurs naissent, pastel, délavées. Il y a dans l'image une sorte d'indécision, d'hésitation à paraître au grand jour. Dans les quelques centimètres carrés qui lui sont dévolus, la chimie opère et révèle un monde.

Le dialogue a pris au silence sa pureté et sa simplicité, et a appris, peu à peu, à se densifier autrement. L'image qui a percé, le plus souvent en plein jour, s'est maintenue dans un entre-deux, dans un univers fait lisière, dans ce « non seulement ». Non seulement un commencement, mais tout ce qui surgit depuis lui ; non seulement une façade, mais sa fenêtre ouverte ; non seulement un canapé rouge, mais l'ombre de quelques doigts qui croient le toucher et, plus tard, le profil de l'enfant qui s'y repose ; non seulement un apprenti pianiste sur les blanches et les noires, mais deux, puis trois ; non seulement un papillon, pourvu qu'il accepte de voler plus près encore. La ligne est droite et résumée aux épisodes d'une parenthèse, d'un visage de face à son profil, puis à un corps de dos. Il y a tout ce que l'on voit, et tout ce que l'on entrevoit. C'est-à-dire tout ce qui peut être interprété. L'image est une aventure, une perception autant qu'un pressentiment. L'enfant se prête au jeu de la pose, ou s'en détache ; la photographie garde les bras tendus sur ce que le modèle offre, et sur ce qu'il refuse d'offrir : l'être en présence est aussi, souvent, absent, alors il faut le suggérer d'une autre façon, il faut le « donner à voir » malgré tout. Ce sera, parfois, derrière un nuage, derrière une vitre, dans un simple reflet, sur les bancs d'un jardin qu'elle occupait il y a quelques heures, il y a quelques années, derrière les plumes d'un animal qu'elle chérit, sous le voile qui la protège du soleil.

Au moment de rassembler les parcelles de son recueil, ses morceaux d'histoires, le photographe réalise qu'il aura pris plusieurs risques : celui de laisser l'image parler – elle qui éloigne le mensonge –, celui du découpage et du catalogue, donc celui du brouillon et des repères, et, plus que tout autre finalement, celui du souvenir. Il s'approche alors d'une logique inédite, non pas un « hors » du temps, mais un « autre » temps, celui de l'entre-deux, un temps devenu ami et confident, lui qui aura entendu le hasard des dialogues et assisté à la délicatesse des échanges, mais aussi au refus de la parole. Ainsi, chaque polaroid pourrait être un commencement, le point de départ – *prémices* – engendrant les épisodes à venir jusqu'à l'épuisement d'une période de vie – *prémisses*.

Il faudra à présent que le photographe s'attache à ré-agencer les points de fuite, ne surtout pas gommer les zones d'ombres, les secondes de doute, mais laisser la ligne se reformer toute seule, échappée de toute chronologie, de tout cercle. Car elle a permis au père, à l'artiste, d'atteindre le *temps intérieur* qui est celui de la *création* et de la *subjectivité* : *en l'occurrence, le rythme personnel et intime sur lequel, en construisant les séquences de son livre, le photographe revit rétrospectivement et par fragments les épisodes de son existence de père* (Gabriel Bauret). Alors, en soi, se formulent des retrouvailles. C'est l'œil d'un père avec l'image de sa fille, mais aussi l'œil d'un père à tel endroit avec l'image de sa fille de deux ans à tel endroit, puis avec celle de sa fille de dix ans à cet endroit qui est le même, et qui sera bientôt différent. Cette piscine qui l'a vue à peine née et qui la revoit bien des années après ; ces poupées qui jonchent le sol, qu'elle a aujourd'hui délaissées, avec lesquelles elles jouaient hier ; ses mains et son corps qui grandissent en ombres chinoises sur les murs ; ce passage des saisons sur les arbres du jardin jouxtant la maison ; et ce chat qu'elle retrouvait pour les vacances, sûrement mort depuis.

Les Polaroids sont des petits bouts de mémoire libres de leur parcours.

L'enfant, Lou, a grandi devant et derrière l'objectif. Et le père, qui a grandi avec elle, a été à la fois témoin de changements et changé lui-même. Pendant quinze ans, il a accueilli d'autres visages de père, d'autres visages de photographe, en lui. Il a ainsi pu être son propre père, et tout autant des milliers d'autres pères, eux qui, tous, appuient sur des déclencheurs comme ils donnent de nouvelles naissances, toutes singulières, toutes libérées. Il a lutté contre l'oubli et les pertes dans la pleine conscience de cet oubli et de ces pertes, s'est réfugié dans le temps non pour l'appivoiser, mais pour en suivre les transports et les inclinaisons, pour la sensation de ces « entre-deux

», morceaux choisis ou morceaux de hasard, qui resteront.

Des années plus tard, l'enfant est parti vivre plus loin, a définitivement pris son envol. Mais le boîtier du Polaroid SX-70 est sans doute encore proche, rangé quelque part, l'œil désormais fermé mais rempli de mémoire partagée. Car le polaroid est une lettre, et au moment de refermer le livre, cette parenthèse, l'impression est celle d'une ligne qui ne s'épuise pas. Un moment, un mouvement, continue à se tracer, non pas au-delà, mais en-deçà de l'image, c'est-à-dire à l'endroit exact où il a pris forme.

La main du père ne prendra jamais congés de celle de sa fille, car le réseau a été tissé dans l'impalpable, dans l'invisible des formes, dans la parole retenue derrière, ici et ailleurs, partout. Un autre temps préserve un « entre eux deux », un artiste et Lou, un père et sa fille.

Cathia Engelbach

Pour la promesse des prémisses

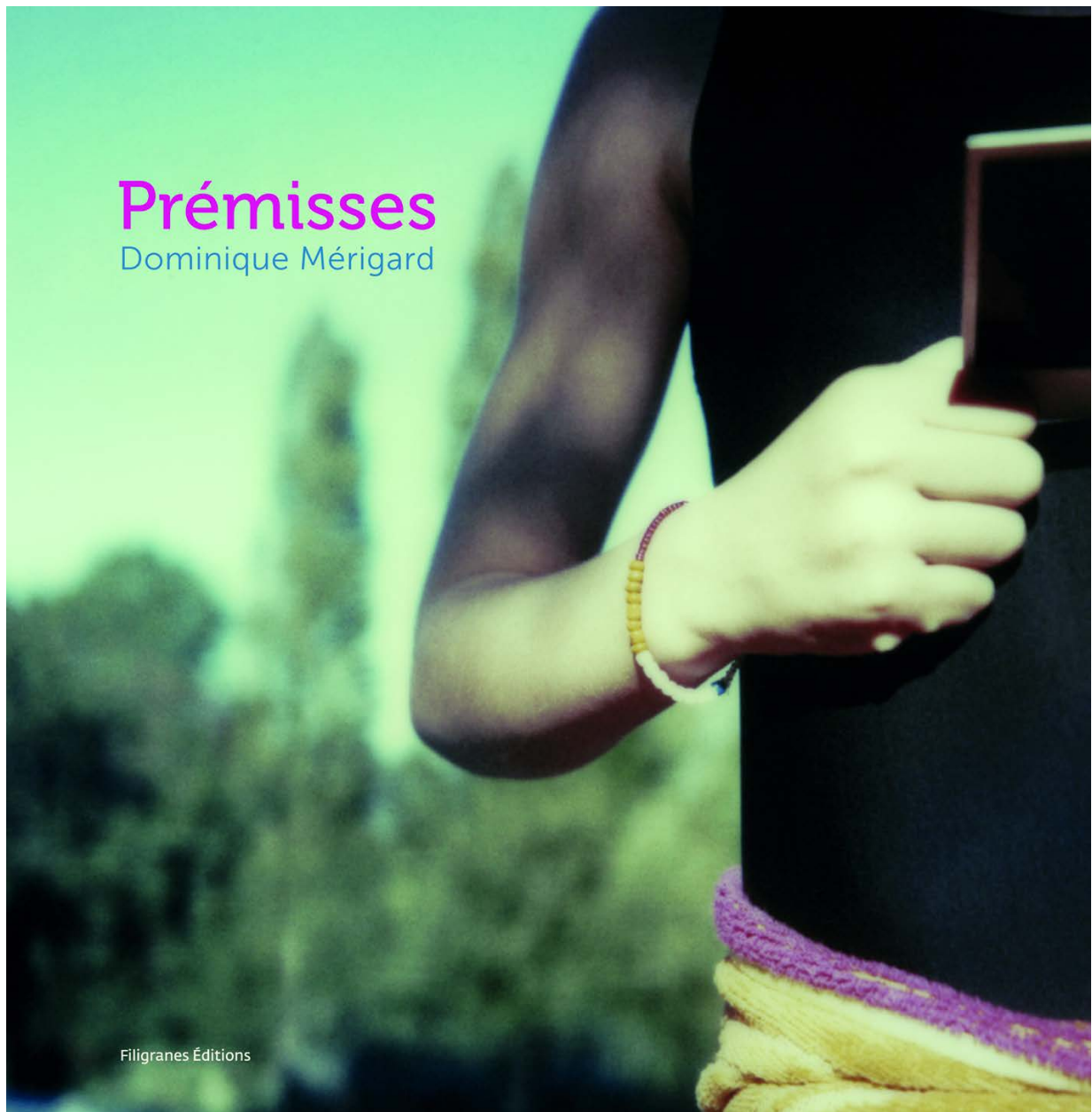
[La présentation de l'éditeur](#)

[Le site de Dominique Mérigard](#)

[Pour en savoir plus sur Gabriel Bauret qui a postfacé l'ouvrage](#)

[Un lien vers quelques polaroids de l'album](#)

[La série « Prémisses » a été exposée aux 26e Rencontres photographiques de Solignac durant l'été 2013](#)



Cette entrée a été publiée dans [Lettres sur pellicule](#), avec comme mot(s)-clef(s) [Dominique Mérigard](#), [Gabriel Bauret](#), [photographie](#). Vous pouvez la mettre en favoris avec [ce permalien](#). | [Alerter](#) |

Aide | Ce blog est édité grâce au concours de WordPress